

L'Église qui chemine avec la famille D'un défi, deux opportunités

(C. Giaccardi et M. Magatti)

1. Le Synode, une question de méthode

L'Église catholique est l'une des rares (voire l'unique) institutions occidentales qui a survécu à l'avènement de la modernité. Ce qui explique la difficulté, et en même temps la fécondité, d'une relation qui peut servir, quand elle n'est pas en opposition et destructrice, aussi bien l'une (la modernité) que l'autre (la tradition incarnée de l'Église), comme l'avait affirmé avec courage le Concile Vatican II.

Ces 50 dernières années ont montré jusqu'à quel point il est difficile de trouver la clé de ce dialogue, sans cesse exposé au risque d'implosion. C'est justement sur ce point que le pape François est revenu aujourd'hui. Et c'est sur ce point qu'il faut tout d'abord réfléchir.

En convoquant le Synode, le Pape savait qu'il touchait une question 'épineuse', qui allait susciter un débat animé. C'est pour cette raison, justement pour éviter des déchirures ou des polémiques, que François a décidé d'adopter une méthode très prudente, en prévoyant une première session consacrée à l'écoute et à la réflexion, et une deuxième, un an plus tard, au cours de laquelle formuler les conclusions. Le peuple à son rythme qu'il faut respecter!

Encouragé par l'impact puissant que son pontificat a eu au niveau mondial - au point de modifier d'un coup la perception de l'Église - François espérait que le débat nécessaire se déroule calmement dans les justes lieux.

Or, quelques jours après l'ouverture du Synode, certains cardinaux ont décidé de marquer publiquement leur position en compliquant ainsi la situation. Comme cela était prévisible, les médias du monde entier se sont déchaînés, en fomentant une lecture 'politique' du Synode: face aux ouvertures "progressistes" du Pape, voici l'aile "conservatrice" qui se soude et fait entendre sa voix, avant même de commencer.

Accepter cette opposition serait une défaite proprement dite.

Allant au-delà du débat légitime entre personnes ayant des idées différentes, ce type de polémiques risque de réduire le domaine de la réflexion synodale à la question importante, certes, mais guère décisive, de la communion des divorcés. En convoquant le Synode, le Pape n'avait pas d'intention doctrinaire, mais pastorale. Ce qui veut dire que les questions posées par François à l'Église ne concernent pas les principes, sans cesse réaffirmés. Et encore moins la séparation entre les idéaux et la vie, la loi et l'esprit.

La méthode que le Pape a proposée pour le Synode mérite, nous semble-t-il, d'être soulignée.

On prend comme point de départ la réalité, la condition historique de l'homme. Dans ce cas précis, la crise de la famille et sa métamorphose. Il faut assumer cette condition – on ne saurait nier les faits! - et non pas se limiter à l'assimiler. Si l'Église reste convaincue que le mariage est le pivot du lien intergénérationnel, entre des êtres humains conçus non pas comme de simples ensembles de cellules mais comme des sujets personnels, uniques, alors que la société semble s'engager sur une autre voie, la question est la suivante: comme proposer à nouveau cette valeur? Comment faire mûrir, sur un plan nouveau et avec un langage qui puisse être compris, ce que le modèle technocratique-individualiste met en question?

Par conséquent, il ne s'agit ni d'innover - cette catégorie toute moderne selon laquelle le nouveau est un bien en soi - ni de conserver - qu'y a-t-il à défendre?- mais de découvrir et vivifier - à travers, entre autres, des pratiques, des formes et des paroles nouvelles - un 'mythe' (au sens anthropologique) appartenant non seulement à la religion chrétienne mais aussi à l'Occident tout entier.

C'est pourquoi il faut discuter. Il faut s'écouter les uns les autres. Il faut chercher ensemble, prendre au sérieux les raisons de ceux qui ont des opinions différentes.

En fait, le Pape, qui a une conception processuelle du gouvernement, n'avait pas déjà à l'esprit un résultat préétabli. Ni un point spécifique à atteindre. Face à une urgence, son intention était plutôt de remettre en route l'Église, en la sollicitant à ne pas se retrancher sur ses propres convictions, à ne pas se replier sur soi.

Dans ce cadre, il est compréhensible et légitime qu'il y ait des préoccupations et des sensibilités différentes. Non seulement parce que la question est délicate, mais aussi, et plus profondément, parce que, dans un certain sens, il n'y a pas de réponse. Au sens qu'il n'y a pas de formule doctrinaire susceptible de mettre à l'abri des risques de la vie et de l'histoire. La loi est nécessaire, mais la réalité la dépasse toujours. En ce sens, l'objectif du Pape - parfaitement atteint - était de mettre tous au travail: en admettant à nouveau le libre débat, en rendant transparente la communication publique, en faisant voter paragraphe par paragraphe le rapport final.

François ne dit pas a priori ce qu'il faut faire. Il a plutôt à l'esprit un horizon de sens vers lequel il faut tendre. Il invite chacun à travailler afin que ce bien émerge petit à petit et puisse être réalisé, à travers un chemin communautaire.

C'est pourquoi réduire le Synode à un conflit entre traditionalistes et innovateurs (qui a eu lieu, en effet, mais ce n'est pas l'aspect le plus intéressant de ce qui s'est passé!) veut dire ne pas saisir la nouveauté que le pape François est en train de communiquer.

À savoir que si l'on s'enferme dans la dialectique conservation-innovation et que l'on reste prisonniers de l'inflation du débat, on risque l'impasse du procéduralisme pur et dur (qui est la version moderne laïque de la rigidité doctrinaire) ou du cynisme démocratique (qui face à la difficulté du dialogue conclut qu'on n'a plus rien en commun).

L'un des sujets est donc : comment traiter et incarner ces principes dans la vie concrète des personnes et des communautés.

Affirmer qu'il existe, sur ce plan aussi, des lois et des pratiques incontestables signifie figer l'Église catholique à un tel point qu'il devient difficile pour elle d'intervenir dans l'expérience humaine contemporaine: aujourd'hui plus que jamais, la vérité qu'elle indique peut être redécouverte uniquement dans la proximité à l'homme qui cherche, dans une relation de confiance et d'estime réciproque.

En fait, avec le Synode extraordinaire sur la famille, le pontificat de François entre dans le vif du sujet. Fortement voulu par le Pape, cet événement montrera, entre autres, la capacité qu'a Bergoglio de traduire concrètement sa volonté de renouveler l'Église.

Penser que l'intention du Pape est de flatter la culture contemporaine, en diluant l'originalité chrétienne, veut dire être à côté de la question. C'est plutôt le contraire qui est vrai: le Synode a été convoqué pour que l'Église tout entière puisse établir ce qu'il faut

dire et faire pour contrecarrer la dérive qui s'affirme en cette phase historique, en relançant la famille comme cellule première et essentielle de la vie personnelle et sociale.

L'objectif est donc clair et commun. Le débat sert à se mettre d'accord sur les moyens les plus adéquats pour l'atteindre. On peut parcourir cette voie en s'inspirant de la capacité traditionnelle de l'Église d'articuler la relation entre vérité et historicité. S'il est vrai que la famille chrétienne se qualifie à travers trois aspects qui sont l'indissolubilité, l'hétérosexualité et l'intergénérationnalité, ses formes historiques concrètes ont été très variées et constamment en évolution.

Un bien important est donc en jeu. En effet, il nous semble que, par le Synode, le pape François ait voulu exprimer la capacité renouvelée de l'Église de réfléchir, prier, discuter et, en fin de comptes, décider ensemble. Contrairement aux cas précédents, le résultat du Synode est ouvert: le Pape a exposé et le fera encore ses préoccupations. Mais il veut que la réponse naisse d'une recherche commune sincère. Une Église mondiale capable de vraie fraternité doit être en mesure de ne pas se laisser capturer par les deux tentations opposées de la guerre entre factions et du centralisme romain.

Comment ne pas saisir la portée "prophétique" de cette perspective?

2. La pastorale prise au sérieux: partir de la réalité de la famille pour imaginer et accompagner l'avenir

Le jour où l'Église catholique concluait sa première phase du Synode de la famille, en Italie quelques maires procédaient à l'enregistrement de mariages homosexuels effectués à l'étranger.

Sans vouloir offenser ceux qui sont contre, il n'est pas difficile de prévoir que bientôt l'Italie s'alignera au type de législation qui s'est affirmée partout en Occident, reconnaissant le mariage homosexuel, la fécondation hétérologue, le divorce rapide.

Et tout cela pendant que le nombre de mariages religieux s'écroule sans être compensé par les mariages civils, les divorces (aujourd'hui un mariage dure moins de 15 ans) et les concubinages augmentent, les taux de natalité baissent, le nombre d'enfants nés hors du mariage monte.

Il s'agit d'une mutation anthropologique très rapide: des comportements aujourd'hui largement acceptés étaient rejetés par l'opinion publique il y a à peine dix ans.

La question est que, dans la société contemporaine - basée sur les individus isolés qui agissent grâce et à travers des systèmes techniques et des appareils formalisés - les liens familiaux ne tiennent plus ou sont proposés avec des caractéristiques tout à fait différentes par rapport à celles traditionnelles.

L'effet combiné des nouvelles possibilités techniques et d'un subjectivisme de plus en plus poussé est que, pour la première fois dans l'histoire occidentale, la famille (celle dont parle l'Église, c'est-à-dire intergénérationnelle et hétérosexuelle) découvre qu'elle n'est plus nécessaire à l'organisation sociale. En dernier ressort, aujourd'hui la famille s'écroule parce qu'elle a d'abord accepté de se réduire à un noyau isolé. Dans ces conditions, sous la poussée d'une culture individualiste et d'une organisation sociale de plus en plus fonctionnalisée, c'est le noyau même qui petit à petit commence à s'effriter.

Avec une légèreté déconcertante, la culture actuelle suppose qu'elle peut s'organiser en faisant abstraction du lien familial, considéré comme un lien trop onéreux par rapport à la liberté fluctuante du Moi-individu.

C'est la relation individu-groupe qui se renverse. Dans la vie familiale aussi, c'est le point de vue individuel qui prévaut. Ce n'est pas le principe de famille qui est rejeté (tant et si bien que les couples homosexuels demandent l'égalisation de leurs unions). Mais la fa-

mille est adaptée aux exigences et aux parcours de vie de chacun de ses composants. Dans une dynamique qui a des aspects positifs (pensons au rééquilibrage, lent mais inévitable, des relations homme-femme), ce que l'on rejette, c'est l'idée traditionnelle, selon laquelle la formation d'une famille comporte la cession, pour ainsi dire, d'une part de souveraineté dans un dessin coopératif et intergénérationnel.

Au contraire, la famille – qui radicalise par conséquent ses traits affectifs et émotifs - est considérée aujourd'hui comme un domaine parmi d'autres (professionnel, amical...) de réalisation individuelle. C'est pourquoi on se marie plus tard (après 30 ans), on garde la possibilité de recommencer (même à un âge avancé), on pratique ses propres préférences homosexuelles, on parle du "droit" à avoir un enfant, désiré et programmé. C'est donc l'individualisme qui pénètre au sein de la famille et la définit à nouveau sur la base de ses propres exigences.

Quelle que soit son évaluation, cette mutation est l'une des causes du blocage démographique de l'Occident. Sans compter que la concentration du malaise social augmente partout justement parmi les mineurs, entre autres à cause de l'augmentation des foyers monoparentaux qui exposent les enfants à une forte vulnérabilité scolaire et économique.

En somme, cette transition rapide suscite une interrogation de fond, et l'Église catholique est apparemment la seule qui s'en soucie: dans la mesure où la famille a constitué historiquement la forme sociale qui a gouverné le processus très délicat de la génération, peut-on s'en passer, comme on a tendance à le penser aujourd'hui ?

C'est donc là le vrai enjeu que le Synode s'est trouvé à affronter: comment peut-on réinculturer la famille - qui a été pendant des siècles le pivot de la transmission de la vie et le fondement de l'identité personnelle – dans le mode de vie contemporain ?

Aujourd'hui plus que jamais, la famille risque de rester prisonnière de mauvaises narrations et un prétexte pour des escarmouches idéologiques. Et bien qu'évoquée à maintes reprises dans l'espace public de la communication, elle est en fin de comptes absente.

Être du côté de la famille signifie avant tout travailler pour répondre à la question : comment faire pour faire rayonner le bien de la famille devant les yeux désenchantés et déçus – et pour cette raison souvent cyniques – de l'homme contemporain? Et face au constat qu'autour de nous (mais avant tout en nous) il y a tant de blessures, d'échecs, de contradictions, comment faire pour éviter que l'Église pense à elle-même comme à un groupe (improbable) de "purs", à l'abri des virus des temps? Comment trouver donc un équilibre entre l'exigence de réaffirmer la vérité de la famille et ne pas perdre le contact avec l'expérience humaine travaillée de nos jours?

C'est précisément parce qu'elle n'est plus une norme sociale que la famille contemporaine découvre qu'elle est fragile et contradictoire. C'est pour cela qu'elle a cruellement besoin de quelqu'un qui l'aide à se retrouver toujours et à dépasser ses crises et ses tourments. Toutes les familles qui, à une époque comme celle-ci, parviennent à rester unies (et même heureuses) savent que l'accueil et le pardon sont les ingrédients fondamentaux pour rester avec l'autre (parent âgé, frère, époux, fils, petit-fils).

Aussi faut-il dégager le terrain d'un double équivoque: défendre la famille ne signifie pas défendre la famille nucléaire bien enfermée dans son appartement, avec ses petites certitudes qui deviennent ensuite étouffantes, mais défendre l'alliance entre des altérités, insérée dans une chaîne de générations, ouverte à la vie sous toutes ses formes.

Deuxièmement: définir la famille en ces termes ne signifie pas nier la légitimité d'autres formes d'alliance, ni le droit à la stabilité et à l'accès aux services, aux droits etc. Il faut simplement pouvoir faire des distinctions entre des réalités qui ne sont pas équivalentes. Les paroles, ce sont des mondes, avec une histoire. Et ces mondes ne peuvent pas être colonisés, par la violence, par le dernier arrivé qui impose sa propre langue et ses propres valeurs. Les deux cultures qui se heurtent aujourd'hui, ce ne sont pas les conservateurs et les progressistes, mais le moi-relationnel et le moi-absolu.

La rencontre-opposition peut être l'occasion de retrouver l'authenticité, au-delà des incrustations, des oripeaux et aussi des déformations qui se sont au fur et à mesure affirmées comme étant 'normales', uniquement parce qu'elles étaient légitimées par une étiquette socialement acceptée.

À vrai dire, à quelque chose malheur est bon: dans la crise actuelle, la famille - avec tout le poids de ses liens de sang, de ses affects et de ses rancunes profondes - a la possibilité de repenser son sens profond en termes «d'école de l'altérité», qui tout en situant chacun, de manière personnelle, quelque part dans le monde, concourt à rétablir et à reproduire notre humanité. En effet, dans la famille, contrairement à ce qui se passe dans la quasi-totalité de notre expérience contemporaine (où nous nous habituons à nous déconnecter, à nous déplacer, à éviter l'altérité qui nous dérange et à ne chercher que ceux qui sont comme nous), l'autre - avec tous ses charmes et ses efforts - ne peut être annulé.

Qu'est-ce que la famille peut et doit être aujourd'hui?

Un projet de réponse:

Un bien incontournable, appartenant à tous

Une alliance générative

Un ventre vital et une porte ouverte

La famille vit et respire si elle s'ouvre au-delà d'elle-même, et si elle se ressource dans ce mouvement de réciprocité, où elle se nourrit tout en tissant à nouveau les liens sociaux.

La famille retrouvera elle-même et sa fonction sociale seulement en gagnant à nouveau sa vocation originelle qui est d'ouverture et non de fermeture: à la vie, aux autres, au sens.

Mais pour ce faire, elle doit briser l'isolement dans lequel elle se trouve et qui l'affaiblit. De la redéfinition des relations entre les sexes et entre les générations jusqu'aux formes de vie; des temps de travail aux responsabilités éducatives, la famille de l'avenir ne sera pas la même que celle du passé. Pour se relancer, la famille ne doit pas avoir peur du changement et, le cas échéant, elle doit puiser de son adaptabilité extraordinaire qui lui a permis, au cours de l'histoire, d'assumer diverses conformations.

Pour cette raison, parler de la famille est aussi le moyen le plus efficace pour relancer la pastorale dans son ensemble. À partir de la vie des gens - et pas de principes abstraits - il faut se demander ce que cela peut vouloir dire aujourd'hui annoncer, accompagner et accueillir, sachant que la réalité historico-sociale parcourt des voies problématiques mais qui sont en même temps la preuve d'une recherche humaine.

Le défi pour la communauté chrétienne est donc de redevenir - comme à d'autres époques historiques - la sage-femme de nouveaux modèles de vie familiale. Pour qu'elle retrouve son éclat. Convaincus que la famille - avec ses "bons arguments", qui sont nombreux et fondamentaux, - parviendra à surmonter cette crise. Et la famille "meilleure" attend toujours de voir le jour.

Si elle fera cela, la relation avec toutes les situations «problématiques» deviendra moins épineuse. En effet, il sera évident que la miséricorde dont parle François n'est pas un fléchissement face au siècle, mais la traduction de la nouveauté évangélique qui a fait la grandeur du christianisme dans l'histoire. Une communauté qui est capable de garder et de renouveler son trésor n'a pas peur d'être proche de ceux qui portent dans la chair de leur vie les signes des blessures produites par une humanité - celle de notre temps - aussi présomptueuse que désorientée.

Or, c'est à cette transformation de la famille et de ses péripéties que le pape François pense, quand il insiste en faveur d'une Église capable d'utiliser la langue de la douceur et de la miséricorde. Il ne s'agit pas de diluer la tradition, mais de la faire revivre: dans un monde qui sombre dans la solitude de l'individualisme, la famille sera sauvée non pas par de froides règles mais par l'expérience réelle de la capacité de reconnaître et d'être reconnu, même au-delà du mal que nous faisons ou que nous subissons.

3. Quelques points saillants pour la prochaine phase du chemin

Que nous livre donc cette première phase du processus lancé par le pape François?
Soulignons brièvement quelques points:

- Les questions avant les réponses

Lors du Synode, deux niveaux de discours ont émergé.

Celui des médias, focalisé et polarisé uniquement sur les deux questions du mariage homosexuel et sur la communion des divorcés, et uniquement sur les deux positions pour / contre. C'est le mécanisme typique du préjugé: le schéma est préétabli et tout est sélectionné et interprété dans un cadre figé et préparé. C'est aussi l'attitude des pharisiens, prêt à prendre Jésus en faute sur la pureté doctrinale.

Mais comme Jésus avec les pharisiens (qui ont cherché activement à neutraliser au préalable le travail du Pape en attaquant Kasper et en publiant un *'instant book'* monitoire, entre autres) le pape François a réussi lui aussi à les déjouer et à opérer un changement de niveau.

Évitant la tentation de réponses rassurantes (d'un côté ou de l'autre) et prenant du temps pour l'écoute et pour la question, sans être pressé de parvenir aux résultats, bien que harcelé de tous les côtés.

Les questions sont plus complexes, et il faut savoir lire les signes des temps, comme l'a recommandé Paul VI dans *Gaudium et Spes*. Avec de la patience, en prenant tout le temps dont on a besoin.

Le saut de liberté et la vraie voie résident dans la rupture des choix prescrits ('mais je vous dis') et dans le changement de logique: Adorno écrivait que « la liberté n'est pas le fait de choisir entre noir ou blanc, mais se soustraire à ce choix prescrit ».

Malgré tout, François s'est soustrait aux choix prescrits, parce qu'ils étaient allégués comme prétexte.

- Une méthode d'humanité et de liberté

Le pape François n'a pas eu peur de montrer qu'il existe au sein de l'Église des positions différentes, et que l'accord est un processus qu'il faut construire et pas une donnée à enregistrer.

Sa méthode est paradigmatique : d'abord écouter la réalité, se laisser interpeller par les signes des temps et les besoins, les souffrances et les joies de la vie concrète des personnes. Ensuite, réfléchir, se confronter, échanger les différentes positions dans une Église qui, étant mondiale, a des points de vue et des expériences très variées sur chaque question.

Enfin, prendre son temps pour le discernement et la prière, dans cette double articulation : l'écoute, qui prévoit que l'on soit réceptif au monde, en le regardant avec bienveillance et miséricorde, et le dialogue avec Dieu dans la prière, pour qu'il éclaire ce chemin.

Au cours du Synode et au-delà, le « priez pour moi » du pape François n'a cessé de résonner. C'est là une double articulation qui évite la dérive politique d'un côté, et culturelle de l'autre.

On peut parler après avoir écouté: la vraie communication naît du silence, telle a été aussi la leçon de Benoît XVI.

- Famille des familles, famille humaine

Dans *Caritas in veritate*, Benoît XVI avait parlé de «la famille humaine», et le pape François a appelé l'Église une «famille de familles». Ce qui nous mène à deux considérations, une plus linéaire, l'autre plus radicale. La première est, comme il a été indiqué, qu'il faut libérer la famille de la colonisation du modèle individualiste, qui est en grande partie responsable de sa souffrance. Si l'individu est un être relationnel, la famille est une cellule relationnelle, et retrouver sa vocation est l'un des moyens de surmonter sa crise.

De ce point de vue, on peut voir plus clairement comment la famille est non seulement une institution en crise, un problème, mais aussi une ressource, capable d'activer et mobiliser les énergies. Preuve en sont les nombreux cas de familles accueillantes, de familles qui accompagnent les ménages les plus vulnérables, en contribuant à l'inclusion et à l'établissement de liens sociaux, tirant elles-mêmes un bénéfice de ce cercle vertueux.

La deuxième considération est plus provocatrice. Et si le concept de «famille» était plus large par rapport à ce que nous entendons par ce terme? Sans céder à la mode, mais en pensant au sens que lui donnent Benoît XVI et le pape François, ne pourrait-on pas récupérer le sens originel, qui est celui de *famula*, de *fama*, qui signifie maison, pour indiquer ces personnes qui vivent ensemble dans un climat de fraternité, de solidarité, d'affection? Après tout, la famille a un caractère dynamique, elle change de forme au fil du temps. Quant à la question du mariage, c'est autre chose. Un lien indissoluble entre un homme et une femme, ouvert à la vie; un sacrement auquel on ne peut guère accéder à la légère, parce qu'il engage pour la vie.

Cela ne peut pas exclure d'autres formes d'union, mais si celles-ci ne présentent pas ces caractères, elles ne peuvent pas être appelées «mariage»: les différences doivent être sauvegardées, tout en accueillant les multiples formes, et l'équivalence est tout simplement un effet nihiliste, non pas une question de justice. C'est là une voie, toute à explorer, pour aborder la question des unions entre personnes du même sexe.

- *Repenser la pastorale dans son ensemble*

Si la réalité sociale semble prendre une voie très différente sur une question aussi centrale que la famille, ce que nous pouvons comprendre plus facilement aujourd'hui, c'est là une occasion très concrète de se poser la question : comment repenser la pastorale. C'est-à-dire la façon d'annoncer l'Évangile, mais aussi la façon de rester proche de la réalité des personnes et, de cette manière, de l'histoire. C'est sur cette déclinaison que l'Église catholique a été forte au cours des siècles. De ce point de vue, l'occasion du Synode de la famille ouvre la voie à un renouvellement qui consiste à surmonter la fragmentation, qui répondait, par le passé, à des critères d'efficacité (pastorale des familles, des jeunes, pastorale du travail, pastorale des migrants ...) et trouver de nouveaux modes qui répondent mieux à la complexité et surtout à l'intégralité de l'expérience et de la personne humaine.

Cela signifie que la réponse à la question qui est au cœur de la convocation du Synode réside d'abord dans la disponibilité de l'Église à se poser des questions sur elle-même, sur ce qu'elle peut faire, en tant que communauté, pour favoriser l'émergence de formes de vie familiale plus "centrées" par rapport aux conditions de la vie contemporaine.